

Électron libre

Préface

La vie d'un enfant de la DDASS des années 60.

Une enfance bien tourmentée, plongée dans la réalité adulte bien trop tôt.

Six familles d'accueil, des années d'internat dans des écoles privées.

Une forge pour se construire une armure d'acier, trop peut-être.

L'apprentissage de la vie d'adulte à marche forcée.

Des souvenirs, ou des fantômes, quelques flashes avant mes trois ans, un jeu de cubes de forme géométrique de couleurs, jaune, bleu rouge, vert, une bonne odeur de pain qui me restera toute ma vie, un tableau écusson au-dessus d'un lit, un homme malade branché avec des tuyaux.

Et puis une nouvelle naissance : le placement ...

J'ai longtemps hésité à écrire ce livre, je ne suis pas porté biographies, je lis beaucoup d'ouvrages techniques et scientifiques (science et vie) depuis des décennies, et des livres sur l'univers, la matière, l'énergie, la philosophie. Mes préférés : Hubert Reeves, Albert Jacquard ... entre autres.

Une biographie pour moi, c'est lire le livre de son voisin, car tout vécu à son histoire. Mais bon, je franchis le pas !

Ce livre aura au moins le mérite de me faire connaître, d'être compris par mes amis et surtout ma propre famille, car en 66 ans, je n'ai que très rarement parlé de mon enfance, ou vite fait. La peur peut-être, la frustration de ne pas être compris ou la crainte de sembler me plaindre, ce que je n'ai jamais mis en évidence tout au long de ma vie.

J'ai écouté, entendu, subi, tout en pensant : pauvre con, si tu savais !

Une époque, j'ai voulu oublier. J'y suis arrivé, oui ! Mais ... L'organigramme et les dates principalement, la vie ne s'oublie pas, c'est figé, ancré, tatoué.

J'écris ce livre avec mes souvenirs, j'aurais pu demander à voir mon dossier à la DDASS, mais je préfère mes souvenirs, parfois un peu flous, en désordre, en l'électron libre, mais c'est du vécu.

Les dates seraient plus précises, mais qu'importe il y aura une certitude : la vérité. Ce qui est compliqué dans la vérité, c'est de la faire comprendre, le mensonge est tellement plus convaincant.

Je ne parlerai que de moi. Pas par narcissisme, mais je n'ai pas à juger, à critiquer. Parfois j'évoque un peu plus la vie de mes familles d'accueil, ce n'est uniquement que pour définir la situation. N'y voyez aucune rancœur, ni méchanceté.

1961. J'ai trois ans, ma première famille d'accueil, je l'appellerai la famille L.

Je me retrouve parachuté à Fayl-Billot, village moyen de Haute-Marne, capitale de la vannerie.

C'est un beau village que je découvrirai dans tous ses recoins, tout au long de ma jeunesse.

C'est un ami de la famille L., le Cadet, qui vient me chercher à la DDASS de Chaumont avec sa traction, le père L. n'a pas le permis. Je ne me souviens plus de la saison. J'ai le souvenir de ma tenue ce jour-là : une culotte rouge bouffante en laine. Allez savoir pourquoi ce souvenir.

C'est une famille apparemment conventionnelle. Je ne dirai pas « normale », trop de débat philosophique sur la normalité.

Madame L. fait des petits boulots de-ci de-là. Monsieur L. est employé communal.

Une petite maison attenante à d'autres, une cour devant, un saule y est fraîchement planté, un droit de passage pour les voisins, plus bas un grand jardin, puis le verger avec la bergerie, les cabanes à lapins.

Lors de mon arrivée chez les L., je me souviens avoir eu l'impression d'être un peu une bête de foire. Des amis, des voisins viennent me voir, je suis baptisé « le petit Michel », surnom qui me restera de nombreuses années.

Je ne suis pas en très bonne santé. Rachitique, des carences dues à une mauvaise alimentation, j'ai du mal à manger et renvoie souvent la nourriture.

Pendant des mois, je vais manger ces granulés jaunes, marron, noirs que j'appelle « le charbon », cette infâme huile de foie de

morue qui me fait le plus souvent vomir. Ils ont dû épuiser les océans vu les litres que l'on m'oblige à boire.

Une potion à base de Quinquina, que l'on mélange dans du vin rouge. Un verre par jour. Si je ne suis pas devenue alcoolique, ce n'est pas grâce à ce traitement.

Des ampoules en verre, livrées avec une petite lime pour railler le verre et casser les embouts : ça, ce n'est pas mauvais, un goût d'orange.

Un peu plus ennuyeux, je dors très mal. Des cauchemars incessants, je ferme les yeux et c'est systématiquement une sensation d'écrasement qui me plonge dans un néant insoutenable et m'empêche de dormir.

Il faut attendre des heures, des heures à attendre le sommeil comateux qui me force à dormir.

Quelques heures de sommeil par nuit, pas suffisamment réparateur pour un jeune enfant. Cela va me perturber durant des mois. Sans me plaindre, j'ai la hantise d'aller au lit.

Puis, de moins en moins présents deux à trois fois par semaine, puis deux, ... Puis un jour : plus rien, ouf !

Je découvre ma nouvelle famille, je m'imprègne, m'induit de cette nouvelle présence constante, bien différente.

Les mois passent, le temps rattrape la réalité, je dis papa et maman. Ils ont un fils déjà bien grand qui travaille, que je ne vois que très rarement.

J'ai la chambre au-dessus de la salle à manger. Une cuisinière à bois dans la cuisine chauffe toute la maison, avec une réserve d'eau chaude attenante, un garde-corps tout autour où on y met les serviettes à sécher. Des planchers en bois font office de plancher chauffant, il ne fait pas froid dans le lit.

L'hiver, je prends une brique plate qui se range dans le four de la cuisinière à bois et qui a chauffé toute la journée, l'emballe dans un linge épais, puis je l'installe dans le lit à mes pieds. L'hiver, de magnifiques fleurs de givre se forment sur les carreaux.

Dans la foulée, je suis opéré de l'appendicite, puis des amygdales. Quand c'est la poisse ! J'ai aux alentours de cinq, six ans.

Je me souviens de mon premier Noël chez L. ou c'est tout simplement mon premier Noël.

Un sapin, avec sa bonne odeur, que l'on décore avec des boules qui cassent, avec un pic rouge au sommet et de vraies bougies montées sur des pinces pour accrocher aux branches. Une crèche à son pied. J'aime bien cette crèche, je touche les animaux, les santons. Je me demande ce que cela fait là, je comprendrai un peu plus tard.

Il faut avoir du culot, voire de l'audace pour allumer les bougies et surtout rester tout près lorsqu'elles sont allumées.

A l'époque, il n'est pas rare que des feux se déclarent par les sapins. Bien sûr, la bonne musique qui va avec, j'écoute en boucle les chants de Noël, Tino Rossi.

Je ne me lasse pas de regarder le sapin.

La musique est constante chez L., un tourne disque est souvent en marche. Je découvre les classiques de l'époque.

Johnny Hallyday sur sa pochette, il est habillé en militaire. Sheila a ses couettes qui redresse, Adamo, Dalida ... Je me souviens d'une chanson particulièrement, souvent mis en route par mère L., celle de Sœur Sourire (Dominique nique nique ...). Je vais la mémoriser de nombreuses années.

Je suis né un 26 décembre, inutile de vous dire que le cadeau fera Noël et l'anniversaire.

Sous le sapin, il y a une voiture télécommandée. A l'époque, c'est un fil de commande entre la manette et la voiture, et tu suis ton jouet.

C'est un fourgon noir et blanc de police HY Citroën avec des voyants sonores et lumineux.

Des crottés en chocolat, des « Mon Chéri », liqueur et noisettes pour mère L., elle les adore.

Je ne pense pas avoir cru au père Noël bien longtemps, quelques années uniquement. Chez L., tu dois être réaliste et ils sauront te le rappeler à chaque nécessité : la petite souris, les cloches, rien de tout cela.

On ne me cache pas que je suis pupille de l'Etat, déchu de droit maternel et paternel, un gosse de l'assistance et oui ! Tu es différent mec, il va falloir te le rappeler et t'en accommoder.

Le père L. ne s'exprime que très peu, c'est sa façon d'être. Il est souvent absent, je suis en permanence avec mère L.

Je vais très vite apprendre à participer aux tâches ménagères, découvrir le travail et les obligations.

C'est moi qui remplis la caisse à bois, je le prends dans le garage pour la cuisine dans un panier d'osier, bien sûr.

Plusieurs voyages pour remplir cette immense caisse à bois. Je fais aussi du petit bois à la serpe pour allumer le feu du matin, père L. m'a montré comment le faire. Je choisis des rondins de bois blancs, plus faciles à fendre et à allumer avec un journal, mets la serpe sur le rondin et claques le rondin sur le billot. Cela ne me déplaît pas, j'en prépare parfois pour une semaine, puis les briquettes de charbon à emmener également pour la nuit.

Il faut plusieurs fois par hiver nettoyer la cuisinière à bois, vider les corps de fourneaux dans un coin du jardin, mettre de l'alcool dans

les tuyaux, puis le feu pour détruire la suie et surtout ramoner la cheminée. Il y a déjà eu le feu. C'est le copain du père L. qui ramone.

J'apprends très jeune à entretenir la maison, faire à manger. Je dois avoir six ou sept ans. Je pars souvent avec mère L. sur sa mobylette, dans un siège en fils métalliques fixé derrière elle au porte-bagages, faire les ménages des écoles.

Je me rappelle bien de cette mobylette grise, car derrière, j'avais le réservoir entre les jambes.

Il y a toujours à faire, même pour un gosse de six ans. Enlever les chaises, la poussière, on écrit à la craie, donc beaucoup de poussière.

Je lave les tableaux, monté sur un escabeau en bois, je secoue les chiffons dehors. Les risques, c'est à toi de les évaluer, les normes sont inexistantes. En gros : démerde-toi pour qu'il ne t'arrive rien.

A la maison, elle est souvent absente, mais je sais ce qu'il y a à faire. Je vais ainsi grandir dans l'ambiance du quotidien que je trouve tout à fait normal et sans poser de questions, dans cette marche forcée à l'adulte.

Naturellement je ne vous parle pas du dressage, si on peut parler ainsi. Pour en arriver là, mère L. à les mains souples et rapides, tu dois être réceptif, rapide, ne pas te plaindre et surtout obéir.

Le père L. a rapporté un petit chien de quelques mois, c'est une chienne de petite race et s'appelle Dora. J'aurai une amie à la maison. Quand je reviens de l'école, elle m'attend au-dessus du jardin en remuant la queue. Elle se met sur le dos pour que je lui gratte le ventre.

Je vais également découvrir l'osier, la saule dans les oseraies, la vannerie et bien entendu aussi sur mes cuisses. Je peux vous garantir que cela réveille.

Je suis à l'école maternelle de Fayl. Je découvre peu à peu mes camarades avec lesquels je vais grandir et construire ma jeunesse.

Nous partons souvent en mobylette, dans les oseraies couper les saules, mère L. coupe à la serpette les saules sur des troncs hauts de 50-60 cm et je trie par grandeur pour faire des bottes de différentes tailles qui seront ficelées plus tard.

Je me souviens qu'il fait froid. Parfois on mange dans l'oseraie, vite fait pour reprendre le travail.

Les saules resteront en bottes les unes contre les autres dans de petits étangs jusqu'au printemps.

Puis vient le temps de les cirer (décortiquer, enlever l'écorce) pour faire apparaître l'osier blanc.

Pour enlever l'écorce, on utilise deux fers l'un contre l'autre légèrement coudés vers l'extérieur. Mettez vos deux index l'un à côté de l'autre, c'est exactement la forme du fer installé sur un poteau incliné.

Il suffit de claquer la saule au milieu de ce fer qui va descendre de quelques centimètres, puis vous tirez et l'enveloppe se déchire, vous retournez votre saule pour faire l'autre bout.

Quand tu as pris le coup, ça ne va pas trop mal.

Plus vous êtes petit, plus il faut bouger pour claquer la saule et la tirer. Je ne me rappelle plus combien de temps il fallait pour cirer une botte, mais c'est très long et fatigant. Et ensuite, il faut décortiquer la saule, mais là cela va beaucoup plus vite.

On voit à l'école ceux qui travaillent la saule, ils ont les mains tachées, tout comme moi.

Chacun s'organise à sa convenance, moi je prends à gauche dans la botte et cire à droite. Je mets la saule blanche à décortiquer au sol, et ainsi de suite.

Tous les artisans vanniers à l'époque cirent leurs saules de cette façon. Je crois n'avoir vu à l'époque qu'une seule machine à cirer.

Je reviens aux petits étangs d'oseraie, il y en a un juste à côté de chez nous avec une petite fontaine qui remplit l'étang. L'eau y est bonne, je me rappelle en avoir bu, surtout l'été, elle y est fraîche.

On y trouve des salamandres et tritons de couleur magnifiques, ce sont des sortes de lézards d'eau. On se les échange pour en mettre en aquarium. Les pauvres bêtes ne vivent que rarement longtemps, la plupart mourront quelques jours plus tard.

Tous les matins, un vieux monsieur, le Jojo, de la ferme un peu plus loin, vient faire boire ces deux chevaux à cette fontaine. J'entends encore le pas des chevaux ferrés sur la route. Il est un peu simplet et marmonne toujours on ne sait quoi. C'est un pauvre diable exploité à la ferme. J'y suis allé quelques fois chercher du lait, il dort sur la paille. Il aurait été gravement blessé à la tête pendant la guerre.

Je suis maintenant à l'école des garçons en bas de Fayl à 300 m de chez moi, en coupant au cours.

Trois classes, avec plusieurs cours par classe, nous sommes un peu-près une trentaine d'élèves par classe.

Je passe beaucoup de jeudis après le catéchisme à cirer les saules quand c'est la saison et je garde un peu d'argent pour moi, les gens pour qui je travaille sont gentils et voient bien la situation.

A la fin de chaque saison, il y a des montagnes d'écorces qui pourriront en tas. La nuit, c'est le refuge des vers luisants, c'est magnifique.

J'ai toujours cette bonne odeur typique de pelure de saule, je suis très réceptif aux odeurs. Chez moi, toute odeur me rappelle une situation, un environnement, même longtemps après.

Je suis comme on dit un « nez », très sensible à toutes les odeurs.

J'ai huit ou neuf ans, je ne suis pas très bon élève et mes notes sont lamentables. J'aime le calcul, l'histoire, les livres sont superbes et me passionnent. Mais l'orthographe, le français, c'est une nullité. Je n'arrive pas à retenir ce putain de français, allez savoir pourquoi. La médecine actuelle pourrait éventuellement expliquer pourquoi, mais à l'époque, c'est coups de trique et branlées à tout va. Et il y en a qui ne se privent pas.

Pourquoi le calcul (les trains qui partent à telle heure, les robinets qui coulent, tout cela s'est résolu en quelques secondes, pourcentages, fractions ...) rentre parfaitement et pas le français ?

J'ai dû copier des dizaines de cahiers de punition pour rien. Le lendemain, je refaisais autant de fautes.

Des claques en veux-tu, en voilà, comme si les baffes étaient une thérapie de choc pour apprendre.

Je crois qu'ils m'ont abruti plutôt que de m'aider.

Comment peut-on faire autant de mal pour un bien ?

Une personne à qui je rends service m'a dit une chose qui restera ancré dans ma mémoire toute ma vie.

« Tu n'es pas fait pour être un intellectuel gamin. Tu n'en as rien à foutre, tu es courageux, tu feras un bon manuel et c'est ceux-là qui nourrissent le monde. Quand on veut on peut. »

Il avait raison le père.

Je reste souvent le soir à l'école, puni, souvent pour avoir fait le con ou ne pas avoir suivi les cours. Je ne lis pas chez eux une compassion à mon égard, ni vraiment un besoin de m'aider. Ils font leur travail, tout simplement.

L'hiver, il faut rentrer le bois que l'on prend dehors sous un préau avec un brouette à réhausse. J'en mets le plus possible pour éviter les voyages, traverser le grand couloir. Il y a deux salles à droite et une à gauche, et remplir la grosse caisse à bois au milieu de la classe, près du gros fourneau à bois.

Remplir les encriers d'encre bleue, deux sur toutes les tables. Ce sont des tables massives en chêne avec le dossier attenant. Chaque élève a son encrier à sa droite au-dessus, tant pis pour le gaucher.

Pour fabriquer l'encre, on mélange un sachet en poudre dans un litre d'eau. Encore un litre à étoile, à croire que les vieux ne boivent que du pinard. Un bouchon de liège avec un petit tube métallique coudé sert de versoir.

Je soupçonne l'instituteur de coller des élèves pour éviter de faire cette corvée lui-même, car c'est souvent des élèves. Lui corrige les copies de la journée sur son grand bureau monté sur une estrade. Au mur, un grand tableau vert pour y écrire à la craie.

Parfois, il me fait recopier la dictée de la journée et qui sera bien sûr aussi nulle.

Pour moi ce n'est pas une corvée, plutôt du temps perdu à ne pas faire autre chose. C'est une heure ou plus pour cette corvée.

J'ai eu plusieurs instituteurs à l'école des garçons. Je me souviens qu'il y en avait un qui nous projetait une grosse gomme blanche pour nous réveiller, et qu'importe où elle frappe. Et puis il faut ramener la gomme. Tu dois mettre tes doigts, pouce et index l'un contre l'autre et tu prends un grand coup de règle métallique sur les doigts. Je n'ai jamais voulu mettre mes doigts, il me tirait alors les cheveux justes à côté des oreilles, les pattes. Ça fait mal. Cela sera de courte durée, je suis souvent coupé en brosse et je recevais un grand coup de règle sur la tête.

On ne s'habitue pas à ce genre de sévices, mais j'ai connu pire.

Le matin, au tableau est inscrit « morale », souligné. L'instituteur raconte des histoires ou des faits, puis nous en débattons avec l'instituteur pour arriver à une synthèse collective aux droits et devoirs pour cette morale.

Des sujets différents tous les jours, j'aime assez ce genre de réflexion.

Le calcul mental presque tous les jours et des opérations à faire sur l'ardoise, la vraie, en ardoise. Ton crayon, c'est une grosse mine noire sur une monture en métal et une bague qui bloque la mine. Je ne suis pas mauvais dans cette matière.

Par contre les ardoises ne vieillissent pas avec moi, ça casse plutôt bien.

Une à deux fois par semaine, dans la cour de l'école, nous jouons avec l'instituteur à la balle aux prisonniers. Là pour moi, c'est mieux que le français.

L'instituteur a un jardin attenant à la cour de récréation, il m'est arrivé plusieurs fois d'aller manger les fraises de l'instituteur avec Bruno ou Nono, deux bons copains. Un jour, je me suis fait prendre seul, la main dans le sac.

« Puisque tu aimes les fraises, eh bien tu vas les bêcher ! » Une dizaine de mètres carrés à bêcher, à enlever les gourmands. Il surveille, le travail doit être parfait et il le sera. Pour une dizaine de fraises, un bon jeudi à bêcher. Mère L. ne l'a jamais su, sans quoi, c'est un autre fruit que j'aurais eu. Pas une fraise. Et l'instituteur ne l'a jamais dit non plus.

A la fin de l'année scolaire, il faut gratter et poncer les tables, enlever les taches d'encre. Les plus sales, comme la mienne, il faut les gratter avec un morceau de verre. Elles doivent redevenir comme neuves, les cirer et les faire briller.